



MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2012
Official Selection

A close-up, textured portrait of three people. On the left, an older man with a serious expression looks slightly away from the camera. In the center, a younger man with light-colored hair and eyes looks directly forward. On the right, a woman with dark hair and eyes looks directly at the camera. The image has a heavy, painterly texture, resembling a thick application of paint or a coarse fabric. The background is a mix of green and blue tones, also with a textured appearance.

FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARCK

LE CERCLE NOIR POUR FIDELIO COUTURE ET DÉCOUPE À LA MANIÈRE DES MAÎTRES TAILLEURS. ARGENTIERE, 10, RUE DE LA Vierge, 75001 PARIS. 01 42 78 10 10

BETA CINEMA PRÉSENTE UNE PRODUCTION PERGAMON FILM / WIEDEMANN & BERG FILM EN CO-PRODUCTION AVEC BETA CINEMA, ARD et DEGETO FILM EN CO-PRODUCTION AVEC SKY DEUTSCHLAND EN ASSOCIATION AVEC PPA CINEMA - PAOLO DEL BROCCO, NICOLA CLAUDIO / SONY PICTURES CLASSICS / ARTE - ANDRÉAS SCHREITMÜLLER. MUSIQUE DE SONOIR DE CEFMAN FILMS
 UN FILM DE FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARK "L'ÉPIQUE SANS AUTEL" TOM SCHILLING, SEBASTIAN KOCK, PAULA BEER, SASKIA ROSENDAHL, OLIVER MASUCH, HANNO KÜFFER, CN CHIPS, INA WISSE, JEANETTE HAHN, JÖRG SCHULTZE, HANS-ULRICH BÄUER, LIEVKE CIESHARR, EUGEN SCHÖN, AVEC LA PARTICIPATION PARTICULIÈRE DE BEN BEXLER, LARS EIDINGER, JÖSSIE, SIMONE BALE, ALEXANDRA MONTA
 MONTAGE: MAURIZIO SILV, COULEUR: ALDO SIGNORETTI, COSTUME: CAROLEE BINDER, DÉCOR: SILKE BURK, SCÈNE CAROLIN HANUS, MONTAGE PICTURES RUFF, SON: CHRISTOPH VON SCHÖNBURG, MIXAGE SON: MICHAEL KRAVZ, MARTIN STEYER, MUSIQUE ORIGINALE: MAX RICHTER, MONTAGE PATRICIA RÖMMLER, SON: JÖHANNES PATRICK SANCHEZ-SMITH, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: CALEB DESCHANEL, CO-PRODUCTEURS EN PRODUCTION: TOM STERNITZKE, DANIEL MATTHIAS
 PRODUCTEUR DÉVELOPPEUR: DAVID VOITZ, PRODUCTEUR RÉALISATEUR: CHRISTOPH FREISSE, RESPONSABLES DES PROGRAMMES: CAROLIN HANUS, CARLOS GERSTENHAUER, BETTINA RÖCKX, CO-PRODUCTEURS: CHRISTINE STROBL, DIRK SCHULTEHOPF, PRODUCTEURS: ANA MUTO, QUIRIN BEIG, WIEDELMANN, CHRISTIANE HENCKEL VON DONNERSMARK
 PERGAMON FILM | BETA CINEMA | ARD Degeto | B* | german films | medienboard bayern | FFF Bayern | mdr | SONY PICTURES CLASSICS | arte | dinge | dinge

Quels chefs d'œuvre !

« Wild Rose » et « L'Œuvre sans auteur » sortent aujourd'hui en salles. Deux petites merveilles à ne pas manquer.

« L'ŒUVRE SANS AUTEUR » UNE TOILE DE MAÎTRE

Dresde (Allemagne), 1937. Un enfant visite une exposition sur « l'art dégénéré », pour reprendre les mots des nazis. Le petit Kurt a découvert sa voie : il sera peintre. C'est ainsi qu'on le retrouve adulte en RDA, amoureux de la jolie Ellie – fille de Karl, gynécologue et ex-membre du parti nazi. Mais Kurt n'en peut plus de réaliser des œuvres à la gloire du régime communiste : il s'enfuit à l'Ouest avec Ellie. Voilà pour la première partie. Ou le premier film, devrait-on dire, car « L'Œuvre sans auteur » sort aujourd'hui sous la forme de deux longs-métrages durant chacun une heure trente-sept. Aux spectateurs de courir les salles pour voir les deux, complémentaires et fascinants.

La seconde partie montre Kurt et Ellie vivant en RFA. Lui se libère petit à petit des con-

traintes pour devenir un peintre moderne original et audacieux... Jusqu'à ce que le père d'Ellie refasse surface et que le héros comprenne que celui-ci est lié à une tragédie personnelle de Kurt, l'enfermement et la mort de sa tante schizophrène dans un camp sous le III^e Reich...

On doit cette œuvre au réalisateur allemand Florian Henckel von Donnersmarck, qui nous avait sidérés en 2007 avec « la Vie des autres », récompensé de l'Oscar et du César du meilleur film étranger. Avec « L'Œuvre sans auteur », il frappe encore plus fort, mêlant, une fois de plus, la grande histoire et la petite, les passés familiaux tragiques et les chambardements qui ont secoué l'Allemagne. **R.B.**

« L'Œuvre sans auteur », parties 1 et 2, de Florian Henckel von Donnersmarck, avec Tom Schilling, Paula Beer, Sebastian Koch... Deux fois 1 h 37.

« L'Œuvre sans auteur » : l'art régénéré

CINÉMA Le réalisateur de « La Vie des autres » s'inspire hardiment du peintre Gerhard Richter pour sa nouvelle fresque.

C

PROPOS RECUEILLIS PAR
**MARIE-NOËLLE
TRANCHANT**
mntranchant@lefigaro.fr

élèbre dès son premier film, *La Vie des autres*, Florian Henckel von Donnersmarck, l'aristocrate du cinéma allemand, a la passion d'un cinéma ambitieux où les émotions du grand mélodrame populaire se mêlent à la réflexion sur l'art. Cela donne *L'Œuvre sans auteur*, un film-fleuve captivant en deux parties.

LE FIGARO. – Qu'est-ce qui est premier dans cette fresque qui parle d'art, d'histoire, d'amour, de politique ?
Florian HENCKEL VON DONNERSMARCK. – Le cinéma, sans doute. Je veux passer ma vie avec le cinéma, mais je le sais atteint d'une maladie grave, je le vois mourir comme quelqu'un qu'on aime beaucoup. Alors je veux faire une fête en son honneur, aller vers ce qui m'intéresse en profondeur. C'est mon *Festin de Babette*. De 1935 à 2015, le cinéma a dominé le monde comme une religion, je suis encore de cette religion, et je lui ai bâti une sorte de cathédrale. Seulement,

le niveau de culture mondiale a baissé. Il y aura toujours du cinéma, mais il ne changera plus vraiment le regard. Car pour cela, il faut deux choses : des films qui apportent quelque chose de nouveau et la soif du grand public. Quand vous voyez le nombre de distributeurs en difficulté parce qu'ils traitent d'autre chose que de super-héros ou de *Cinquante nuances de Grey*, vous mesurez le changement qui s'est produit en une douzaine d'années. Mon film exprime ce refus. Je reste convaincu qu'on aura toujours besoin de voir de grands comédiens interpréter de grandes histoires humaines.

Vous êtes parti de la vie du peintre Gerhard Richter. Qu'est-ce qui vous a inspiré chez lui ?

Au cœur du film, il y a la célèbre photo-peinture *Tante Marianne* (1965), où l'on voit Richter bébé dans les bras de sa jeune tante, qui sera stérilisée et euthanasiée par un médecin SS. Cette œuvre a donné un visage aux victimes de l'eugénisme nazi. Or le journaliste Jürgen Schreiber a découvert que Richter a épousé, sans le savoir, la fille de ce médecin, devenu un notable communiste. Voilà donc un jeune peintre vivant sous le même toit que l'homme qui a causé le traumatisme à l'origine de sa vocation

artistique. J'en ai fait mon suspens : est-ce que l'intuition de l'artiste suffira à démasquer le criminel ? Car le devoir de l'artiste est de découvrir par ses sens quelque chose que l'intellect ne peut saisir. L'intuition et la sensibilité sont des outils de connaissance qui nous conduisent au cœur de l'existence et donnent l'accès aux choses spirituelles.

Cette intrigue dramatique est fictive ?

Oui, je n'ai pas fait une biographie. Je crois que l'imagination peut atteindre une vérité plus profonde parce qu'elle va au-delà des données factuelles, elle peut pénétrer les arcanes d'un personnage, faire sentir les dynamiques d'une

époque. Je ne sais pas si une biographie de Hearst nous en apprendrait autant que *Citizen Kane*. Je me

suis inspiré de l'histoire de Richter, mais j'avais déjà mon scénario quand j'ai eu l'idée perverse de l'appeler, pensant que cela pourrait nourrir ma fiction. Il a lu le scénario, nous nous sommes rencontrés. Après coup, il a fait part de son désaccord, comme il l'avait fait à la parution de la biographie de Schreiber. Je le vois comme quelqu'un de très partagé. La moitié de son œuvre vient d'un instinct naturel qui lui donne le courage d'aller vers la beauté. L'autre d'un souhait d'éviter de se mettre en porte-à-faux avec les artistes conceptuels qui sont les « darlings » de la critique. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait aussi peur de l'opinion publique. Je pense que cela lui vient des régimes totalitaires qu'il a connus. Dès qu'on l'accuse d'émotion romantique, il va vers la sécheresse abstraite.

Vous confrontez également les deux grands totalitarismes du XX^e siècle à la figure de l'artiste.

Toutes les dictatures essaient de contrôler l'art, et je crois que la raison est qu'il contient la possibilité de changer, de voir le monde différemment. Comment penser l'art ? À 10 ans, j'ai visité une exposition Picasso et j'ai été impressionné

par sa formule célèbre : « *Je ne cherche pas, je trouve.* » C'est dire : je n'ai pas d'idée préconçue que je voudrais prouver, je fais confiance à ma sensibilité et je décris ce que j'explore et découvre. Picasso n'avait pas une grande culture objective, mais il était au centre de lui-même, avec une honnêteté au-delà de l'intellectualité. Ainsi mon personnage : il n'aurait pas eu de très bons résultats à des tests intellectuels et ne peut se mesurer aux capacités supérieures du médecin SS. Ce grand scientifique est convaincu de la supériorité génétique et il est presque une preuve de sa théorie : il a réussi à effacer toute trace de sa culpabilité. Ce jeune homme chétif, mais artiste, le perce à jour.

Le film pose la question de la vérité en art.

Le nazisme et le communisme condamnent pareillement, au nom d'une idéalisation collective, l'artiste qui dit « je ».
Mais Kurt sent la nécessité de ce « je ».

Oui, et ce n'est pas une question d'ego.

Tout doit être filtré par la sensibilité d'une personne. En décrivant seulement ce que nos sens perçoivent, nous pourrions décrire quelque chose que nous ne comprenons pas et montrer des connexions que nous ignorons nous-mêmes. Chez Kurt, ce n'est pas de la vanité, il veut trouver quelque chose d'immanent et il écoute cette toute petite voix que j'appellerai la conscience artistique et qui est la même que la conscience spirituelle. ■



Picasso n'avait pas une grande culture objective, mais il était au centre de lui-même, avec une honnêteté au-delà de l'intellectualité



→ LA CRITIQUE

« Ne détourne jamais les yeux », lui disait sa tante qui l'avait emmené en 1937 à une exposition sur l'art dégénéré. C'était à Dresde, il avait 6 ans et en face de lui il y avait un Kandinsky. Le petit Kurt n'a jamais oublié le conseil. Cette Elizabeth était un peu folle. Elle jouait du piano toute nue et demandait aux chauffeurs de bus de klaxonner tous ensemble pendant qu'elle levait les bras au ciel. Il garde avec effroi le souvenir du jour où des infirmiers l'ont emmenée dans une ambulance, direction l'hôpital psychiatrique et bien pire. Avec une telle ascendance, on devient forcément artiste.

Le garçon a grandi. Le pays est devenu communiste. Il étudie la peinture et tombe amoureux d'une sty-

liste (la douce Paula Beer, repérée dans *Frantz*) dont le père est médecin, ancien SS qui sert ses nouveaux maîtres avec une ferveur égale et considère d'un regard méprisant ce soupirant qui n'est pas capable de gagner sa vie à 30 ans. Quant à ses œuvres, on n'en parle même pas. Tout juste s'il ne s'agit pas de décadence occidentale. « *Moi, moi, moi!* », résume un des professeurs. Un lourd secret pèse sur cette histoire qui s'inspire de la vie de Gerhard Richter. Von Donnersmarck (*La Vie des autres*) brasse les destins dans ce film-fleuve de plus de 3 heures. On y voit des dignitaires nazis s'adapter sans peine au

marxisme ambiant, un homme ne brandant pas ses principes. Les années s'écoulaient avec romanesque. On passe à l'Ouest, ce qui permet aux personnages d'aller voir *Psychose* au cinéma.

Les toiles du héros racontent un scandale qui n'ose pas dire son nom. Il est question d'avortement et d'euthanasie, de libre arbitre et de dignité. Tout cela fait à l'ancienne, sans avoir peur d'être démodé. Quel repos! Dans un épisode comique, le garçon se retrouve en pleine nuit dans le plus simple appareil devant la mère de sa fiancée (la dame a un sourire entendu). En plus, les amateurs reconnaîtront la silhouette de l'énigmatique Joseph Beuys avec son drôle de chapeau, qui ne travaillait qu'avec de la graisse et du feutre. Les autres découvriront l'utilité des six chiffres du loto. Un peu limite néanmoins, la scène de chambre à gaz qui n'est pas d'une finesse extrême. ■

ÉRIC NEUHOFF



« L'Œuvre sans auteur »

Drame en 2 parties

de Florian Henckel von Donnersmarck

Avec Tom Schilling, Sebastian Koch, Paula Beer

Durée 1 h 31 et 1 h 39

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

LE FIGARO



A l'échelle de Richter

Le réalisateur de « La vie des autres » s'inspire du grand peintre allemand pour sa fiction sur la création artistique.

PAR VICTORIA GAIRIN

Comment naît l'art ? D'où vient-il ? Pourquoi telle œuvre nous émeut-elle, telle autre nous choque-t-elle, telle autre nous fascine-t-elle ? Florian Henckel von Donnersmarck, le réalisateur oscarisé de « La vie des autres » (2007) revient avec un formidable film fleuve (deux fois une heure trente) accompagné d'un livre (éditions Saint-Simon) sur le sens de la création artistique et la difficulté de tout artiste à trouver sa propre voix(e). « L'œuvre sans auteur » commence en 1937, alors que l'exposition itinérante « L'art dégénéré », organisée par le régime nazi pour conspuer l'art moderne et promouvoir l'art officiel, sillonne l'Allemagne et l'Autriche, attirant plus de 3 millions de visiteurs. Parmi les œuvres exposées, censées représenter cet « art malade » : Picasso, Nolde (dont on a découvert depuis les sympathies nazies), Kokoschka, Kirchner, Chagall...

Donnersmarck raconte la naissance d'une vocation à travers trente ans d'histoire de l'Allemagne, de

Une vie d'artiste.

Tom Schilling dans « L'œuvre sans auteur », antibiopie dont le titre fait référence au credo du peintre de Cologne Gerhard Richter.

★★★★★ « L'œuvre sans auteur »

de Florian Henckel von Donnersmarck, avec Tom Schilling, Paula Beer, Sebastian Koch, Oliver Masucci... Parties 1 et 2, en salles le 17 juillet.

l'enfance de Kurt sous le nazisme à Dresde à son passage à l'Ouest juste avant la construction du mur de Berlin, en 1961, du traumatisme de la disparition de sa tante schizophrène (internée en hôpital psychiatrique puis stérilisée et exterminée) à la découverte de l'académie des beaux-arts de Düsseldorf, creuset de l'art contemporain où enseigne alors Joseph Beuys.

Entre-temps, Kurt (Tom Schilling, déjà formidable dans « Oh Boy ») rencontre celle qui deviendra sa femme, Ellie (la merveilleuse Paula Beer, révélée dans « Frantz », de François Ozon), fille d'un obstétricien nazi (Sebastian Koch, l'auteur à succès espionné dans « La vie des autres »), membre du programme d'eugénisme et devenu un notable communiste.

Avec cette plongée dans l'histoire contemporaine allemande et son rapport à l'art, on découvre le destin de l'un des artistes vivants les plus cotés aujourd'hui : derrière la fiction et le jeune Kurt se cache le grand Gerhard Richter.

Quel est le but de la peinture ? Pourquoi continuer à peindre à notre époque, alors que la photographie et la vidéo prennent tellement d'importance ? Quelle est la liberté de création face au pouvoir politique ? « Mes tableaux sont sans objet, a dit un jour Richter. Ils n'ont par conséquent ni contenu, ni signification, ni sens ; ils sont comme les choses, les arbres, les animaux, les hommes ou les jours qui, eux non plus, n'ont ni raison d'être, ni fin, ni but. Voilà quel est l'enjeu. » Où est la fiction ? Où est le réel ? Qu'importe, semble répondre Donnersmarck, qui donne à la quête introspective de l'artiste de Cologne une dimension universelle ■

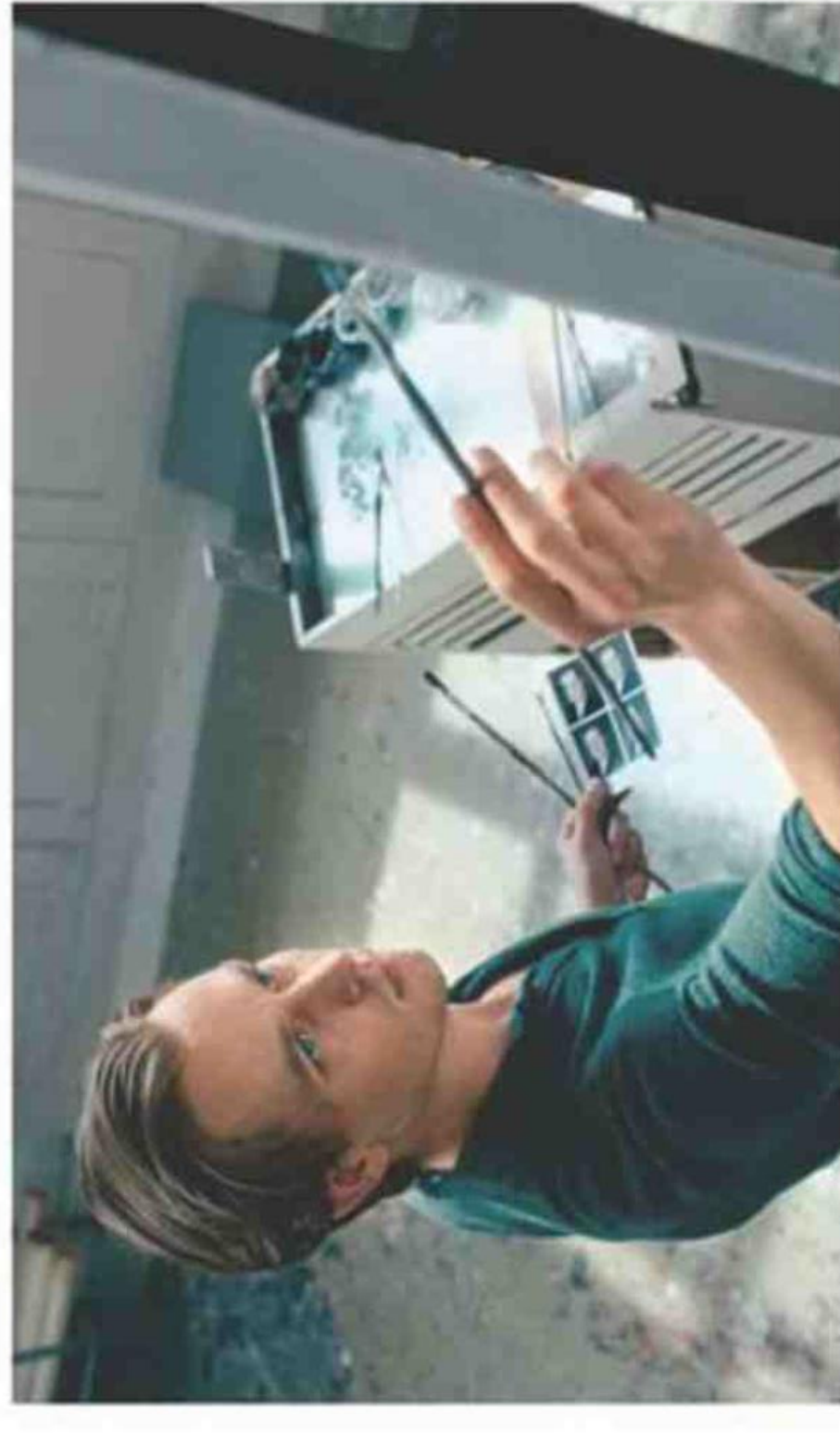
Pour l'amour de l'art

Singulier destin que celui du réalisateur allemand Florian Henckel von Donnersmarck, révélé par *La Vie des autres* (2006). L'Oscar du meilleur film étranger lui vaut un passeport pour Hollywood et... une commande impersonnelle, *The Tourist*. C'est donc un miraculé qui signe aujourd'hui *L'Œuvre sans auteur* d'après la vie du peintre Gerhard Richter, né à Dresde en 1932, qui a émigré à l'Ouest en 1961.

Trois heures durant, cette fresque romanesque nous entraîne au cœur d'une Europe convalescente où l'art est au service exclusif de la propagande. C'est en dessinant des faucilles, des marteaux et de fiers révolutionnaires que le jeune

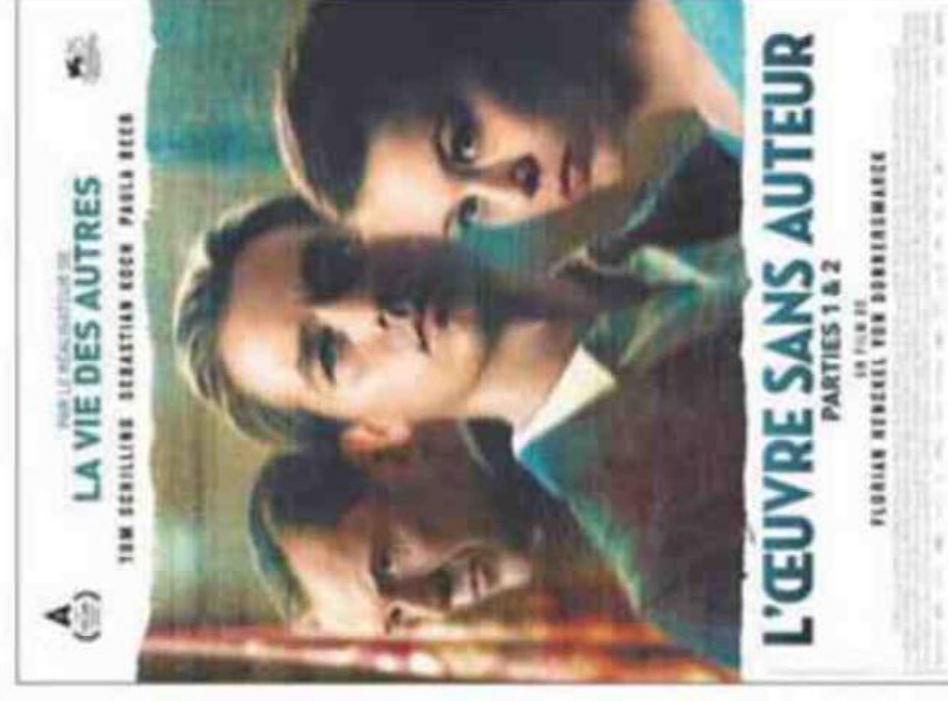
homme humble, campé par Tom Schilling, trouvera un véritable sens à sa vie d'artiste. Et c'est au contact de la famille de sa première muse (qu'incarne Paula Beer, révélation de *Frantz* de François Ozon) qu'il sentira la nécessité d'éveiller la conscience de son peuple à travers une technique de photos réinter-

prêtées. *L'Œuvre sans auteur* fait partie de ces films fleuves dont on aimerait qu'ils durent encore plus longtemps, tant leurs rebondissements incessants nous galvanisent. À travers ces personnages ballottés par le tourbillon de l'histoire, c'est aussi tout un pays qui se raconte sans la moindre complaisance.



© BUENA-VISTA-INTERNATIONAL/PERGAMON FILM/WIEDEMANN BERG FILM - KOLJA BRANDT - DR (X2)

Tom Schilling interprète le peintre allemand Gerhard Richter.



➔ Étude de caractères de Florian Henckel von Donnersmarck avec Tom Schilling, Sebastian Koch, Paula Beer...

SORTIE LE 17 JUILLET



Une toile est née

Après son chef-d'œuvre, *La Vie des autres*, et une parenthèse hollywoodienne avec *The Tourist*, l'Allemand Florian Henckel von Donnersmarck avait disparu de la circulation depuis neuf ans. Le revoilà enfin avec cette chronique de trente ans d'histoire de l'art en Allemagne. Inspiré de la vie du peintre Gerhard Richter, le film s'ouvre avec une exposition d'« art dégénéré », à Dresde, en 1937, et se termine, à la fin des années 1960, avec les prémices de la peinture contemporaine. Fiction oblige, il y a évidemment une part de romanesque, et le spectateur est invité à suivre le parcours du jeune artiste Kurt Barnert, qui a découvert sa vocation en visitant, à 6 ans, l'exposition organisée par les nazis. Après guerre, il vit toujours à Dresde, où il se cogne aux règles du réalisme socialiste de la RDA. Il fera tout pour passer à l'Ouest. Présentée en deux parties, *L'Œuvre sans auteur* séduit par la flamboyance de son récit, volontairement lyrique. L'histoire perd de son piquant dans le second chapitre, davantage reportage d'Arte sur l'art moderne que long-métrage. Les amateurs de belles toiles n'en apprécieront pas moins le film. C'est moins sûr pour les néophytes. **A. L. F.**

L'ŒUVRE SANS AUTEUR

DE FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARCK. AVEC TOM SCHILLING, PAULA BEER, SEBASTIAN KOCH... 3 H 10. **12/20**



© DR

Inspire !

Film fleuve qui décortique l'infilmable inspiration artistique, **L'Œuvre sans auteur** en a bel et bien un : son acteur principal, **Tom Schilling**.

Is font peur, les films sur la peinture. Comment filmer l'inspiration ? Quelle est sa nature ? Pourquoi surgit-elle ? Une fois racontés les rebondissements biographiques de l'artiste – ses amis, ses amours, ses emmerdes, son enfance, suffisamment bien ficelés pour faire sens –, on montre quoi ? L'inspiration, comme la foi, naît dans le silence. Si le croyant a le décorum religieux pour pallier, à l'image, ce mutisme nécessaire, l'artiste n'a quasi rien. Un atelier, une toile blanche, quelques pinceaux, basta. Tandis que le peintre attend, cherche, gomme et recommence, le spectateur bâille aux corneilles. Après l'oscarisé *La Vie des autres* et un passage par Hollywood, le réalisateur allemand Florian Henckel von Donnersmarck rempile pourtant pour le meilleur grâce à son *Œuvre sans auteur*. S'inspirant du peintre Gerhard Richter pour créer son héros, Kurt Barnert, il déroule sa vie en une fresque intime et historique.

Tandis qu'il cherche l'inspiration, l'acteur inspire le réalisateur.

Barnert est enfant quand il voit l'exposition sur « l'art dégénéré », qui dénigre l'art moderne au profit de l'officiel plébiscité par le régime. Nous sommes en 1937, les nazis guettent. De ce point de départ pensé comme le choc artistique originel de Barnert, le réalisateur enclenche un film en deux volets romanesques et d'une intelligente amplitude. Il balaie son apprentissage de la peinture dans l'Allemagne d'après-guerre, avec le réalisme socialiste comme seul horizon artistique, son passage à l'Ouest et la découverte de l'art moderne. Sans oublier une histoire d'amour et un affrontement sourd et violent avec son beau-père, un

ancien nazi qui, sans le savoir, y est pour beaucoup dans la vocation d'artiste de ce beau-fils qu'il méprise. Henckel von Donnersmarck a compris que l'art, c'est du temps et du labeur. Il donne trois heures à son héros. Quant à l'incarnation du labeur, il la confie à Tom Schilling. Le comédien de 37 ans découvert dans *Oh Boy* (Jan-Ole Gerster, 2013) métamorphose la phase d'incubation artistique, de désenfouissement d'un trauma de l'enfance qui fera œuvre, en pur moment de cinéma. Ce tour de force, celui qui a voulu être peintre avant d'être acteur l'opère grâce à la maîtrise de sa physionomie. Son visage sans cesse renouvelé, son regard insondable et toujours mobile, la fausse fixité de ses silences font qu'on jubile à le regarder penser. Tandis qu'il cherche l'inspiration, l'acteur inspire le réalisateur. La boucle est bouclée, le sujet traité et le spectateur précipité au cœur de ce vortex invisible, appelé création.

Anouk Féral



C'EST MON CHOIX

Une Œuvre sans auteur

Auréolé de son Oscar du meilleur film étranger en 2007 pour *La Vie des autres*, le réalisateur Florian Henckel von Donnersmarck avait les coudées franches. Oublions donc le catastrophique (quoique beau succès mondial) *The Tourist*, le remake d'Anthony Zimmer avec Johnny Depp et Angelina Jolie, son ticket pour Hollywood - un cadeau empoisonné, offert comme généralement à tout metteur en scène de talent extra américain, suite à sa consécration à l'international. Von Donnersmarck revient aujourd'hui avec ce qu'il sait faire de mieux : une fresque allemande où se lient art, amour et politique. Directement inspiré du destin du peintre dresdois Gerhard Richter, *L'Œuvre sans auteur* prend place aux premières heures du nazisme, lors de l'exposition sur « l'art dégénéré » organisée par le régime d'Adolf Hitler. Dix ans plus tard, hanté par le souvenir de sa tante victime d'une terrifiante campagne d'eugénisme, Kurt Barnet (Tom Schilling) devient en RDA, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une figure montante du réalisme socialisme. Sa rencontre avec Ellie (Paula Beer) va bouleverser sa vie et sa relation à la création... Présenté en deux parties (3h10 au total), le film de von Donnersmarck étonne tout d'abord par sa limpidité. Les deux événements écrasants du siècle pour l'Allemagne - l'avènement du nazisme puis sa séparation en deux Etats distincts - s'entremêlent ici avec l'histoire d'un talent naissant, cela sans la moindre lourdeur, le moindre signe d'ennui. Œuvre virtuose, puisque sans éluder les moments les plus tragiques d'une Nation (les prémisses des campagnes d'extermination, le bombardement de Dresde...), elle creuse la psychologie des personnages, ceux qui les meut, du jeune Barnet en manque d'inspiration au professeur Seeband (Sebastian Koch), opportuniste nazi. Mais *L'Œuvre sans auteur* est aussi un grand film romantique, la victoire de la foi en l'amour et en l'art sur la folie des hommes. Emouvant et brillant, il laisse par-dessus tout le sentiment fort que des récits adultes ont encore droit de cité au cinéma. Voilà qui est rassurant.

***L'Œuvre sans auteur* de Florian Henckel von Donnersmarck avec Tom Schilling, Paula Beer... Sortie le 17 juillet.**

L'œuvre sans auteur

L'art de survivre,

L SEMBLE s'être échappé d'une toile de Caspar David Friedrich. De dos, ne dirait-on pas « Le voyageur contemplant une mer de nuages » ? Kurt, étudiant aux Beaux-Arts en RDA, est pétri de talent. Il le sait, il le sent. Et s'excuse presque de sublimer tout ce qu'il touche. Sublimer, c'est le mot, car ce que crée Kurt est quasiment trop beau : il manque des failles, dans sa peinture, pour y laisser pénétrer la lumière.

Que faut-il à un créateur pour mériter le nom d'« artiste » ? Ce film puissant en deux parties met 3 h 10 pour y répondre. Réalisé par Florian Henckel Von Donnersmarck – déjà oscarisé pour « La vie des autres », en 2006 –, il traverse plus de deux décennies de l'histoire allemande, de l'exposition sur l'« art dégénéré » organisée par le régime nazi, en 1937, à la construction du mur de Berlin. Un

quart de siècle au cours duquel Kurt devra composer avec l'art officiel. Deux mots antinomiques pour un esprit libre, a fortiori amoureux...

Brûlante passion que celle qui unit Kurt à Ellie. Mais le jeune homme est également lié au père de sa promise, le professeur Seeband, par un secret de famille lourd comme un ciel baudelairien. De cet affrontement irréductible entre deux hommes, deux mondes, surgit toute la force du film. Après avoir irradié dans « La vie des autres », Sebastian Koch impressionne de nouveau, en glaçante figure paternelle.

Une œuvre de maître sur l'art, le pouvoir et le pouvoir de l'art.

Clara Bamberger

L'amour de l'art, d'est en ouest

DRAME EN DEUX PARTIES
(1h31 + 1h39) de Florian Henckel
von Donnersmarck, avec Tom
Schilling, Sebastian Koch, Paula
Beer

L'histoire

Dresde en 1937, le tout jeune Kurt
Barnet visite, l'exposition sur "l'art
dégénéré" organisée par le régime
nazi. Il découvre alors sa vocation
de peintre. Dix ans plus tard en
RDA, étudiant aux Beaux-Arts, Kurt
peine à s'adapter aux diktats du
"réalisme socialiste", et décide avec

son amie Ellie de passer à l'Ouest...

Notre avis

C'est une véritable fresque en deux
parties, étalée sur trois heures, à
laquelle l'allemand Florian Henkel
von Donnersmarck nous convie. Si
l'ensemble n'a pas la force de *La Vie
des autres*, récompensé par l'Oscar
du film étranger en 2007, il demeure
digne d'intérêt par sa capacité à
mettre en parallèle un parcours
intime avec l'histoire du pays, de la
Seconde Guerre mondiale jusqu'à la
vie derrière le mur de Berlin.
Ambitieux, *L'oeuvre sans auteur*

émeut par son côté romanesque : le
couple Tom Schilling/Paula Beer
(que l'on avait découverte dans
Frantz de François Ozon) possède
un charme indéniable. Et si le
premier volet prend son temps pour
exposer les enjeux, le second,
logiquement plus contemporain dans
sa mise en scène nous livre une belle
réflexion sur l'art et sa nécessité. A
souligner, aussi la prestation de
l'excellent Sebastian Koch, ici
glacant. ■

L'OEUVRE SANS AUTEUR

De Florian Henckel von

Donnersmarck (Allemagne).

Avec Tom Schilling, Sebastian Koch, Paula Beer.

Durée : 1 h 31 et 1 h 39.

Genre : drame historique.

Notre avis :

L'histoire

À Dresde en 1937, le tout jeune Kurt Barnet visite, grâce à sa tante Elisabeth, l'exposition sur " l'art dégénéré " organisée par le régime nazi. Il découvre alors sa vocation de peintre. Dix ans plus tard en RDA, étudiant aux Beaux-arts, Kurt (Tom Schilling) peine à s'adapter aux diktats du " réalisme socialiste ". Tandis qu'il cherche sa voix et tente d'affirmer son style, il tombe amoureux d'Ellie (Paula Beer). Mais Kurt ignore que le père de celle-ci, le professeur Seeband (Sebastian Koch), médecin influent, est lié à lui par un terrible passé...

Notre avis

Quelle méchante idée que d'avoir scindé en deux parties, pour sa sortie en France, ce film magnifique qu'il faudra aller voir à deux séances différentes et, donc, payer deux fois ! Certes, trois heures de projection cela peut être dissuasif. Mais on a vu des films d'1 h 20 qui nous ont paru durer deux fois plus. Révélé en 2007 avec *La Vie des autres* (Oscar du meilleur film étranger), Florian Henckel von Donnersmarck prend, certes, son temps pour raconter l'histoire de ce

peintre allemand (inspiré de Gerhard Richter). Mais, ce faisant, c'est trente ans d'histoire d'Allemagne qu'il remonte, de 1937 au milieu des années 1960. Dans une reconstitution d'époque parfaite et avec un casting épatant et des images superbes. À voir absolument, même en deux fois. PH. D.

